

CHAPITRE II

LA FEMME DANS LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

ET DANS ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR:

LES CARACTERES INNES ET COMMUNS

AUX DEUX HEROINES

La personnalité de Silvia et celle de Camille varient ainsi selon l'influence du milieu où vit chacune d'elles. Mais cependant, il ne faut pas oublier les caractères innés de la femme que l'on retrouve chez les deux héroïnes et qui marquent leur personnalité autant que les influences extérieures.

Le romanesque

Le romanesque est un des traits originels de la nature féminine, qu'on trouve dans les personnages de Silvia et de Camille: toutes les deux éprouvent un ardent désir d'aimer et d'être aimées. Mais, si le terme "amour" employé par les deux jeunes filles est identique, ce n'est pas le même idéal d'amour qui se révèle chez chacune d'elles.

Silvia a envie de choisir librement un mari, bien que traditionnellement l'arrangement du mariage doive être fait par le père. Si elle veut se marier, c'est à condition de pouvoir choisir un mari par elle-même. Dans la scène première de la pièce, elle se montre un peu fâchée d'avoir à accepter l'idée d'un mariage arrangé sans son avis. Cette jeune fille qui ne

s' "ennuie pas d'être fille"¹ n'en manifeste pas moins, avec franchise, son désir de trouver un mari bien raisonnable, en dépit de sa méfiance des maris hypocrites comme il s'en trouvait parmi ceux de ses amies. Contrairement à sa soubrette, elle n'aime pas un homme de bonne mine, mais incapable d'éveiller chez elle les sentiments de l'amour.

Son rêve de trouver l'amour véritable et de réaliser un mariage heureux la pousse à imaginer l'artifice du déguisement. Pour justifier cette initiative, elle prétend vouloir connaître librement son fiancé. Mais cette démarche peut aussi refléter son désir d'avoir en quelque sorte une aventure romanesque et singulière, une expérience rare et exceptionnelle qui ne peut se présenter dans la vie banale de tous les jours.

Malgré cette idée du déguisement qui nous paraît un peu romanesque, le caractère de Silvia reste quand-même celui d'une jeune femme qui ne perd pas contact avec la réalité. Son idéal n'est pas trop élevé: ce qu'elle veut trouver, c'est un homme de bon caractère. Cela lui suffit. Elle est plus réaliste que Camille. Elle ne demande pas de mari qui soit l'homme d'un seul amour, ni d'amour qui soit toujours durable et éternel. On peut dire que son idéal de l'amour et du mariage est ainsi modéré et accessible.

Si le romanesque de Silvia tient compte des normes de la réalité sans s'abandonner à l'imagination chimérique,

¹ Marivaux, op. cit., I, 1; p. 275



celui de Camille apparaît comme sans rapport avec le réel. On a déjà vu que Camille se méfie de l'amour humain à cause de l'éducation religieuse reçue au couvent. Ainsi desséchée par une éducation faussée, elle se montre très froide à l'égard de son fiancé au début de leurs rencontres. Et son attitude de pudeur et de refus du contact humain nous ferait croire qu'elle est animée par une dévotion ardente.

En réalité, la scène du rendez-vous avec son fiancé au bord de la fontaine nous révèle plus tard que Camille ne fait profession de pudeur que par affectation. Elle aussi a un caractère romanesque, mais c'est un romanesque coupé de la réalité. Elle revient à cet endroit pour "revivre un quart d'heure de la vie passée"¹ et y retrouver son amour d'enfance. Elle qui se montre incrédule face à l'amour humain, a quand même besoin d'aimer et d'être aimée. Et à partir de cette scène-là jusqu'à la fin de la pièce, on sent que cette jeune fille aurait pu épouser son fiancé si elle n'avait pas été déformée par les leçons du couvent. En ce sens, il est certain que, comme tant d'autres jeunes filles, Camille, cette "créature faite pour vivre et pour aimer"², rêve aussi d'amour et de mariage.

Nous avons vu que, par peur de la souffrance, Camille repousse l'amour humain en se jurant de n'aimer que Dieu. Mais peu à peu, le désir obscur qu'elle garde enfoui à l'intérieur d'elle-même pendant ses quatre ans au couvent réapparaît

¹Musset, op. cit., II, 5; p. 355

²Maurice Rat dans Musset, Théâtre I, (Paris: Garnier-Flammarion, 1964), p. 283

lorsqu'elle entre en contact avec le monde réel. Elle qui croit ne pas pouvoir rencontrer le véritable amour en dehors de l'amour éternel de Dieu, a besoin tout de même de l'amour humain. Mais à l'opposé de Silvia, Camille a trop idéalisé son amour: elle rêve d'un amour absolu qui ne change pas et qui dure toute la vie.

Sur ce point, le caractère romanesque de Camille et celui de Silvia diffèrent. L'idéal de Camille dépasse excessivement les possibilités humaines, d'autant plus qu'elle recherche la constance de l'amour en la personne de Perdican, son fiancé volage. Alors que l'idéal de Silvia est basé sur la modération et la prise en compte des réalités du monde, celui de Camille s'est formé sans référence aucune à la réalité concrète.

La coquetterie

Pour satisfaire leur esprit romanesque, Silvia et Camille cherchent à utiliser leur coquetterie. C'est un de leurs traits de ressemblance. Mais, tout en croyant au pouvoir de leur charme et de leur séduction, elles mènent un jeu du déguisement d'une manière bien différente.

Dans le cas de Silvia, la coquetterie s'exprime de manière positive: elle accepte avec enthousiasme de faire la connaissance de son fiancé, et s'avise même de lui plaire. Pour éviter le mariage avec un inconnu, elle demande la permission de changer de rôle avec sa soubrette, prétextant qu'il lui sera ainsi possible d'étudier son prétendu à loisir. Mais la scène qui précède leur première rencontre nous révèle son goût de la

coquetterie et le besoin intime qu'elle éprouve de le satisfaire. Elle veut, en effet, "plaire" et "étourdir" le jeune homme, en croyant à sa puissance de séduction, même en robe de soubrette:

Silvia: "Franchement, je ne haïrais pas de lui plaire sous le personnage que je joue; je ne serais pas fâchée de subjuguier sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi." ¹

Ainsi, son désir de vérifier la personnalité de son partenaire semble passer au second plan. C'est la coquetterie qui l'emporte.

En outre, elle trouve plaisir à répondre aux propos galants du jeune homme qu'elle prend sérieusement pour un valet. Dans la fausse situation de quiproquo où elle se trouve, Silvia feint d'abord de résister aux compliments amoureux de Bourguignon,² mais plus tard, elle ne peut s'empêcher de l'écouter. Et d'ailleurs, leur conversation galante rebondit lorsqu'elle fait allusion à son mariage: elle notifie au jeune homme qu'elle ne s'intéresse qu'à "un homme de condition":

Silvia: "...; on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres." ³

Cette prédiction est inventée, d'une part pour se garantir contre la prétention du jeune homme, car Silvia sait qu'elle ne peut convenablement avoir une liaison amoureuse avec un valet,

¹ Marivaux, op. cit., I,7; p. 278

² Ibid.

³ Ibid.

mais d'autre part, on sent l'intérêt qu'elle porte à ce valet si fascinant. Elle désire voir quelle sera sa réaction. Or, celui-ci, reprenant le même thème, répond qu'il est lui-même décidé à n'épouser qu' "une fille de condition".¹

Dans son jeu de coquetterie, Silvia se rend compte qu'elle devrait déjà quitter ce Bourguignon, au lieu de le laisser parler. Mais elle ne peut pas s'empêcher de l'écouter:

Silvia, à part: "Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds!"²

Elle ne peut non plus résister à son amour qu'elle essaie de cacher. Ainsi les deux jeunes gens se sentent victimes du préjugé de classe qu'ils ne peuvent pas surmonter. Mais, c'est le faux valet, Dorante, qui fait le premier pas: il révèle à Silvia son vrai nom et lui avoue son amour.³ Cette fois-ci, comme Camille, Silvia décide de prolonger son jeu de déguisement: elle n'enlève pas son masque aussitôt, espérant, peut-être un peu par coquetterie encore, remporter un triomphe complet:

Silvia: "...:Dorante est vaincu, j'attends mon captif. (...)
...: je serais charmée de triompher."⁴

Nous verrons, dans la partie suivante, comment Camille

¹Marivaux, op. cit., I,7; p. 278

²Ibid., p. 279

³Ibid., II,12; p. 286

⁴Ibid., III,4; p. 288

prolonge le jeu de déguisement, mais c'est pour se venger et détruire, à l'aveuglette, avec inconscience et colère, l'amour prétendu de Perdican pour Rosette. Silvia, elle, continue de mettre à l'épreuve son futur fiancé, mais d'une manière lucide et sans méchanceté. L'indifférence feinte qu'elle montre à Dorante n'a pas pour but de diminuer l'espoir du jeune homme. Et elle sait jusqu'à quel point elle peut aller avant d'arrêter son jeu: elle obtient tout ce qu'elle désirait lorsque Dorante se décide à braver le préjugé de classe et à l'épouser telle qu'elle lui apparaît, dans sa condition de femme de chambre:

Dorante: "Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue; ma fortune nous suffit à tous deux; et le mérite vaut bien la naissance: ne disputons point, car je ne changerai jamais." ¹

Ainsi, la "victoire" qu'elle arrache nous révèle son besoin de se faire offrir le mariage même en robe de soubrette. Elle y met toute sa coquetterie, mais avec tact et délicatesse.

Silvia a commencé son jeu de coquetterie par une réponse encourageante à l'inclination amoureuse de Dorante; Camille, au contraire, affecte une attitude de détachement total à l'égard de la tendresse et de l'exaltation affective de Perdican.

Dans ses trois premières rencontres avec le jeune homme, au château du baron, Camille refuse de reconnaître la familiarité qui existait entre eux dans le passé, ² les souvenirs d'enfance, ³

¹ Marivaux, op. cit., III, 8; p. 291

² Musset, op. cit., I, 2

³ Ibid., I, 3

et même elle repousse l'amitié que lui propose Perdican.¹ D'un ton très sec, elle lui annonce son départ immédiat et irrévocable:

Camille: "...; mais je veux partir."

Perdican: "Irrévocablement?"

Camille: "Oui, irrévocablement." 2

A première vue, il semble qu'elle veuille retourner à la vie conventuelle, Mais un tel refus trop froid nous fait deviner qu'elle a un autre motif. On peut sentir, dans cette minauderie d'indifférence, un certain trait de coquetterie résolue. C'est ainsi que, après la longue discussion avec Perdican au bord d'une petite fontaine, elle rédige une lettre destinée à la soeur Louise, une amie du couvent, proclamant sa victoire: elle a réussi à décevoir les espérances du jeune homme:

"Je pars aujourd'hui, ma chère, et tout est arrivé comme je l'avais prévu. C'est une terrible chose; mais ce pauvre jeune homme a le poignard dans le coeur; il ne se consolera pas de m'avoir perdue. Cependant j'ai fait tout au monde pour le dégouter de moi. Dieu me pardonnera de l'avoir réduit au désespoir par mon refus." 3

Ainsi apparaît graduellement l'explication de son attitude de refus au cours de leurs trois premières rencontres. A un moment donné de la troisième entrevue, Camille annonce à Perdican son projet de départ mais en lui laissant voir quelque dépit piquant:

Camille: "Je suis bien aise que mon refus vous soit indifférent." 4

¹ Musset, op. cit., II, 1

² Ibid., II, 1; p. 347

³ Ibid., III, 2; p. 369

⁴ Ibid., II, 1; p. 347

Or, elle pense le contraire; car, en effet, elle voudrait que celui-ci souffre de son indifférence.

Son jeu de coquetterie semble donc avoir été préparé dès avant son retour au château; et Perdican, après avoir lu la lettre écrite à la soeur Louise, lettre sur laquelle il a pu mettre la main par hasard, s'en rend compte:

Perdican: "Cela était convenu entre les bonnes amies avant de partir du couvent. On a décidé que Camille allait revoir son cousin, qu'on le lui voudrait faire épouser, qu'elle refuserait, et que le cousin serait désolé." ¹

Chez Silvia, la coquetterie ne se mélange point avec le sentiment de dépit et de colère. Ici, il en est autrement. Abandonnée par Perdican qui lui fait son adieu d'un air si détaché,² Camille ne peut supporter cette indifférence. Donc, dans l'intention de ranimer son amour, elle lui écrit une lettre fixant un rendez-vous à la petite fontaine.³ Elle pense pouvoir ressusciter chez lui leurs souvenirs d'enfance. Là, elle a abandonné son attitude de froideur; elle agit au contraire avec une bienveillance empressée. C'est elle qui lui dit bonjour en premier, et même l'embrasse volontairement:

Camille: "Bonjour cousin; j'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement ce matin. Vous m'avez pris la main malgré moi, je viens vous

¹Musset, op.cit., III,2; p. 370

²Ibid., II,1; p. 347

³Ibid., II,5; p. 354

demander de me donner la vôtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà." (Elle l'embrasse.)¹

Le décor bien choisi² et ce brusque changement d'attitude nous révèle, sans aucun doute, une bonne part de coquetterie dans le comportement de la jeune fille. Même si elle est sincère lorsqu'elle confesse son désir de se faire religieuse, elle ne vient pas à cet endroit, qui a une valeur symbolique, seulement pour lui faire écouter cette confession. Dans l'espoir de regagner son amour, elle veut aussi, autant que possible, le pousser au désespoir en calculant avec une habileté subtile, issue de l'instinct profond de son coeur, le choix du décor et le renversement d'attitude. Perdican en est déconcerté:

Perdican: "Avais-je fait un rêve, ou en fais-je un autre en ce moment?"³

Il semble se laisser dominer un moment par la jeune fille. Celle-ci, en faisant sa confession sur la vie du couvent, prend un complexe de supériorité. Elle prêche le jeune homme avec des paroles qui semblent sortir de la bouche d'une religieuse, le regardant de haut avec une commisération sympathique:

Camille: "...; mais s'il vous arrive jamais d'être oublié ou d'oublier vous-même, si l'ange de l'espérance vous abandonne, lorsque vous serez seul avec le vide

¹ Musset, op. cit., II, 5; p. 354

² C'est d'abord au bord d'une petite fontaine, "un pareil endroit", et au milieu des marguerites, "comme aux jours d'autrefois", Ibid., p. 354

³ Ibid.

dans le coeur, pensez à moi qui prierai pour vous." 1

Par ces confidences faites à Perdican, Camille se montre très lucide dans sa manière de jouer. Mais le jeu de coquetterie qu'elle mène dans le débat amoureux va trop loin. La lettre qu'elle a écrite à la soeur Louise, son amie du couvent, a profondément heurté le coeur du jeune homme. Celui-ci décide de lui faire croire qu'il ne l'aime pas, et qu'il ne tombe pas dans le désespoir comme Camille l'avait prévu:

Perdican: "Non, non, Camille, je ne t'aime pas, je ne suis pas au désespoir, je n'ai pas le poignard dans le coeur, et je te le prouverai. Oui, tu sauras que j'en aime une autre avant de partir d'ici." 2

Ceci amène Perdican à faire des déclarations d'amour à une jeune paysanne, Rosette, soeur de lait de Camille, sous les yeux même de cette dernière cachée derrière un arbre.³ Cette scène d'amour et de vengeance, montée par Perdican, devient intolérable pour Camille. Elle cherche à dévoiler, aux yeux de Rosette, le mensonge du jeune homme.⁴ Cette fois-ci, inconsciente des dangers du jeu qu'elle prolonge, Camille fait venir Rosette pour lui révéler les paroles mensongères de Perdican. Elle recommence le jeu de coquetterie en mettant une robe neuve:

Camille: "...; je ne sais si c'est que j'ai une robe neuve, mais j'ai envie de m'amuser ." 5

¹ Musset, op. cit., II,5; p. 361

² Ibid., III,2; p. 370

³ Ibid., III,3; p. 372

⁴ Ibid., III,6; p. 377

⁵ Ibid., III,6; p. 378

Cette robe remplace celle qu'elle a abîmée, en retirant de la fontaine la bague retrouvée. Et l'évocation de ces objets à valeur symbolique fait tomber Perdican dans le piège: à la vue de cet anneau, il est très ému et lui avoue finalement son amour pour elle.¹ Mais, Camille, au lieu de se satisfaire de cet aveu, exige de Perdican une déclaration solennelle où il proclame qu'il ne ment absolument pas en affirmant son amour pour elle. L'acte de vengeance de la jeune fille est donc bien réussi. Elle peut réduire la fierté du jeune homme jusqu'à l'humiliation, en sachant que Rosette cachée derrière un rideau, est témoin de toute la scène.

Ainsi, contrairement à ce que nous avons vu chez Silvia, le prolongement du jeu de coquetterie amoureuse chez Camille est caractérisé ici par un sentiment de jalousie qui la fait agir imprudemment.

Le caprice

Fruit de la coquetterie, le caprice apparaît comme le troisième trait de caractère originel de nos deux héroïnes. Tout au long de leur jeu amoureux, Silvia et Camille conservent, toutes les deux, un caractère changeant. Mais, on découvrira que chez l'une, le changement d'humeur peut devenir un défaut, tandis que chez l'autre, il sert d'instrument utile au rebondissement de la galanterie.

¹ Musset, op. cit., III, 6; p. 379

Silvia n'est pas moins capricieuse que Camille. On a vu que, par coquetterie, Silvia, qui voulait tout d'abord examiner la personnalité de son fiancé, manifeste, peu après, son dessein de pouvoir le séduire, même en robe de soubrette.¹ Ainsi, ce changement de propos nous révèle-t-il qu'elle agit un peu par caprice.

Et plus nettement encore, son humeur changeante se dévoile dans son entretien amoureux avec le jeune maître qu'elle prend pour le valet. D'un côté, elle oublie peu à peu son enquête sur le maître de Bourguignon et se laisse facilement entraîner à participer au jeu de l'amour; mais de l'autre, elle veut rompre ce badinage galant et amène l'entretien sur un autre sujet que l'amour. Elle propose à Bourguignon de parler en termes d'amitié² lorsqu'elle aperçoit que les compliments flatteurs de celui-ci ne sont que "des douceurs".³ Mais son effort pour détourner la conversation amoureuse reste stérile, car elle trouve aussi plaisir à répondre à la galanterie du jeune homme. Et on découvre que c'est elle qui, après avoir affirmé sa volonté d'arrêter l'entretien galant, le prolonge sans cesse. Ainsi, après avoir laissé de côté la prédiction inventée sur son mariage avec un homme de condition,⁴ avec laquelle elle voulait décourager le jeune homme, elle y revient pourtant: elle rappelle, par caprice, les termes de la prédiction après avoir demandé "la trêve de badinage":

¹ Marivaux, op. cit., I, 5; p. 277

² Ibid., I, 7; p. 278

³ Ibid.

⁴ Ibid.



Silvia: "...; trêve de badinage; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien." ¹

Ce retour continu de Silvia au thème de l'amour et du mariage permet donc à Dorante d'y revenir, lui aussi. On peut dire que le caprice de Silvia procure au jeune homme l'occasion d'en profiter pour continuer le jeu amoureux. Mais c'est un caprice dénué d'esprit de jalousie ou de vengeance. Il ne pousse pas la jeune fille à aller trop loin, comme c'est le cas chez Camille. C'est un léger changement d'humeur qui n'entraîne pas le jeu des jeunes gens jusqu'à la tragédie; il facilite plutôt la bonne entente entre les deux amoureux.

Camille, tout au contraire, se laisse entraîner par son caprice à un jeu amoureux dangereux marqué par la froideur et l'agressivité. Elle commence par une manifestation de coquetterie, mais tout se termine en drame: c'est en partie le résultat de l'inconstance de son tempérament. Au début de la pièce, elle révèle à son cousin son intention de retourner à la vie du couvent;² mais, alternativement, elle laisse apparaître la soif d'amour humain dont son cœur a besoin. L'attitude de réserve dans ses trois premières rencontres avec Perdican³ semble indiquer une vocation religieuse. Mais le changement brusque de sa conduite dans leur entretien suivant⁴ nous révèle, d'un côté, sa coquetterie, et de l'autre, son tempérament capricieux. Elle peut jouer

¹ Marivaux, op. cit., I, 7; p. 279

² Musset, op. cit., II, 1; p. 346

³ Ibid., I, 2; I, 3 et II, 1

⁴ Ibid., II, 5

le rôle d'une fille sainte et hautaine qui reste insensible à l'amour humain, et peu après, celui d'une fille jalouse et passionnée de caractère tout différent. Car, en effet, cette scène à la fontaine où elle donne un rendez-vous à son cousin provoque inconsciemment chez elle une certaine réminiscence du bonheur éprouvé dans son enfance, évocation d'un amour du passé. C'est pour cela qu'elle confesse vouloir venir "revivre un quart d'heure de la vie passée!"¹ Elle rédige cependant la lettre à la soeur Louise pour lui annoncer sa victoire sur le jeune homme, et la prévenir du jour de son départ, considéré comme définitif:

"Je pars aujourd'hui, ma chère,..."²

Puis, après avoir assisté, derrière un arbre, à la scène amoureuse où Perdican courtise Rosette, sa soeur de lait, Camille, change brusquement d'avis:

Dame Pluche: "Chère Camille, tout est prête pour notre départ; le baron a rendu ses comptes, et mon âne est bête."

Camille: "Allez au diable, vous et votre âne; je ne partirai pas aujourd'hui."³

A ce moment, elle ne veut plus partir. La volonté de vengeance chez elle est évidente, car elle ne supporte pas l'indifférence de Perdican. Plus profondément encore, c'est son amour secret pour le jeune homme qui lui fait retarder ce départ et qui l'amène à se venger, et aussi l'amour qu'elle voudrait

¹ Musset, op. cit., II, 5; p. 355

² Ibid., III, 2; p. 369

³ Ibid., III, 4; p. 374

obtenir de la part de Perdican.¹

Maintenant, Camille ne peut plus résister à son amour, d'autant plus que Perdican accepte le défi qu'elle lui a lancé: il est prêt à épouser Rosette.² Ainsi Camille ne reste plus si ferme dans son serment de n'aimer que Dieu. Elle accepte l'amour de Perdican dans la scène de l'oratoire, au moment précis où la mort de Rosette met une fin tragique à la réalisation de cet amour.

En conclusion, la vie de Rosette n'aurait pas connu une fin aussi tragique si Camille n'avait pas annulé son départ pour dévoiler à la jeune paysanne le mensonge de Perdican. Le caprice de Camille nous apparaît ainsi dangereux et aboutit à un effet tout à fait contraire à celui que l'on trouve dans le cas de Silvia.

La jalousie

Silvia, héroïne du "Jeu de l'amour et du hasard", est amoureuse de Dorante; mais, sans aucune rivale d'amour, elle n'éprouve pas de jalousie. Par contre, Camille, dans On ne badine pas avec l'amour, montre à nos yeux, d'une manière très explicite, son désir de posséder exclusivement Perdican, et son dépit de le voir courtiser une autre fille.

Le caractère jaloux que l'on trouve chez Camille se révèle instinctivement au moment où Perdican met à exécution son plan de vengeance: le jeune homme déclare, "à haute voix"

¹ Elle nous révèle dans un monologue, avant de réaliser sa vengeance qu'elle conserve un petit espoir, en se demandant si par hasard Perdican ne l'aimerait pas, III, 6; p. 376.

² Ibid., III, 6; p. 380

et "d'une manière que Camille l'entende", son amour pour la jeune paysanne, Rosette.¹ Alors, on voit cette jeune pensionnaire de couvent, qui se promettait de se consacrer à Dieu,² relever ce défi contrariant, et d'une façon plus vive qu'à son entrée dans la société mondaine, elle est ébranlée et saisie par cet amour irrésistible.

Il n'est pas étonnant que, par jalousie, Camille essaie, à tout prix, d'arracher à Rosette cette possibilité de bonheur matrimonial, ce bonheur que Perdican a promis à la jeune paysanne. C'est pour cela qu'elle fait venir d'abord Rosette, et d'une manière condescendante, lui pose une série de questions sournoises et incisives. Pour que Rosette ne puisse pas nier avoir des relations affectueuses avec Perdican, Camille lui pose d'abord une question indirecte:

Camille: "Ecoute-moi, mon enfant; le seigneur Perdican ne te fait-il pas la cour?"³

Ainsi interrogée, Rosette ne peut trouver une échappatoire.⁴ Et Camille continue ensuite de poser des questions qui vont peu à peu détruire l'espoir de Rosette:

Camille: "Il t'a fait de beaux discours, n'est-ce pas? (...) Crois-tu à ses promesses, Rosette?"⁵

¹ Musset, op. cit., III, 3; p. 372

² Ibid., III, 8; p. 386

³ Ibid., III, 6; p. 376

⁴ Ibid.

⁵ Ibid., III, 6; p. 377

Ces courtes phrases interrogatives traduisent l'intention malveillante de leur auteur: il faut empêcher Rosette de croire à la promesse de Perdican, en lui prouvant que celle-ci n'est pas sérieuse et ne représente que de "beaux discours".

Et, sans aucune pitié, Camille n'hésite pas à briser le coeur de Rosette:

Camille: "Perdican ne t'épousera pas, mon enfant." ¹

et elle insiste, encore une fois, en répétant cette affirmation venimeuse. ²

Ainsi, en montrant à Rosette le caractère mensonger de l'amour de Perdican, ³ Camille peut finalement ruiner tout espoir chez cette innocente victime qui, toute pâle, tombe aussitôt évanouie. Camille arrive donc à ses fins et remporte une victoire éclatante. Mais elle ne s'attendait sans doute pas au dénouement fatal: la mort de Rosette. Poussée par la jalousie, Camille nous apparaît impitoyable dans son jeu. Elle l'est effectivement. Car, en se laissant entraîner par le sentiment jaloux, elle ignore la souffrance d'autrui, souffrance atroce qu'elle fait subir à sa soeur de lait. C'est ainsi que cette jalousie mortelle la conduit jusqu'à la cruauté.

¹ Musset, op. cit., III, 6; p. 377

² Ibid.

³ Ibid., III, 6; p. 379